Document generated on 05/17/2025 4:07 a.m.

Inter
Art actuel

Séquence Chicoutimi

Gabriela Alonso, Daniel Acosta, Silvio de Gracia et Clémente Padin, RIAP, Séquence, Chicoutimi, 27-09-2006

Sonia Boudreau

Number 96, Spring 2007

riap2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45703ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boudreau, S. (2007). Séquence Chicoutimi / Gabriela Alonso, Daniel Acosta, Silvio de Gracia et Clémente Padin, RIAP, Séquence, Chicoutimi, 27-09-2006. *Inter*, (96), 46–47.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

foncé. Elle s'est assise ; à ses côtés se trouvait une grande chaudière remplie d'un liquide foncé. Tête penchée vers l'arrière, ses cheveux noirs détachés, elle s'est déversé sur le visage le liquide bleu-noir, peut-être un mélange de peinture et d'encre. Simultanément, O'Donnell chantait de plus en plus fort, jusqu'à hurler à pleins poumons. S'écoulant lentement sur elle, la substance la recouvrait entièrement, pénétrant jusque dans sa bouche et causant de pénibles étouffements proches du haut-le-cœur. Au maximum de l'intensité, elle s'est levée et a frotté son corps avec la substance. L'anti-nettoyage terminé, complètement trempée, O'Donnell a sorti des poches de son pantalon des fourchettes et des couteaux. Un par un, rappelant la férocité de son frère plus tôt en soirée, elle a projeté les ustensiles sur un mur de gypse. Ces derniers claquaient violemment sur le mur et laissaient de belles traces d'un bleu-noir. Un immense sentiment de frustation semblait se libérer de chaque lancer. Bouleversé, le public a chaudement remercié la performeure qui semblait exténuée. Du très grand art, concis et ouvert. ■

24-09-2006

Horace Sherbrooke

par Catherine Longpré

Entre écologie et révolution

Dans le cadre de la *Rencontre internationale d'art performance* de Québec, la galerie Horace accueillait avec enthousiasme et, pour la première fois au Québec, l'artiste sud-américain Daniel Acosta ainsi qu'un jeune performeur d'Irlande du Nord, Justin McKoewn. En complément de programmation de la RIAP 06, le public aura eu également la chance d'assister aux performances du duo Noïzefer CWU et de Margrethe Ulvik du Québec.

Daniel Acosta commence sa performance en offrant à la foule des allumettes enflammées. Au fond de la salle, des images symboliques sont projetées sur un mur tandis qu'un violoncelliste improvise un air grave et inquiet. L'artiste fait tomber des plumes sur un des trois sacs à ordures placés devant lui. Agenouillé, puis rampant au plancher, il fait virevolter une plume en soufflant délicatement dessus. Ensuite sur une nappe noire, une multitude de petits fusils et de soldats de plastique sont installés en forme de croix où Daniel Acosta lance bruyamment une poignée de billes de verre. Il ramasse les billes, les agite dans un récipient de métal pour provoquer des bruits et y verse de l'eau en abondance. La performance est ainsi ponctuée par le bruit des objets et évolue au rythme de saynètes de même durée.

Par la suite, la tête et les bras enfouis dans son chandail, l'artiste montre et jette au public de minuscules globes terrestres. Le corps en croix, il prend l'un des globes et le mâche longuement entre ses dents. Acosta dépose alors du pain sur des napperons de dentelle en papier. On le voit défaire le lacet de sa chaussure droite pour l'attacher avec celui de la gauche. Il marche sur les objets de plastique et joue maladroitement à la balle. Il se déshabille, s'assoit par terre et souffle une fois dans un sifflet. Des feuilles mortes sont jetées sur lui, tandis qu'il allonge les bras et les jambes. Tendu et en équilibre, son corps recouvert se met à trembler sous l'effort et fait frémir le feuillage. Il reste ainsi plusieurs secondes avant de se relever.

Justin McKeown commence sa performance en offrant à boire aux spectateurs. Il leur distribue eau et bière. Après avoir trinqué dans la joie, il souligne la nécessité de l'esprit de solidarité, de l'interaction et de son implication dans l'élaboration de son projet. Tout en buvant en compagnie des spectateurs, il parle de l'origine de son concept issu de la relation entre la révolution, la politique et l'histoire de l'art. À partir du tableau final d'une performance tenue deux jours auparavant à Québec, Justin McKeown explique l'importance des éléments rassembleurs de cette manifestation : la musique, les masques, les affiches, les couleurs, la ferveur et surtout les tomates. Selon lui, la révolution est à la galerie d'art ce que le gymnase est à la forme physique.

En l'absence de la musique et d'une partie de l'ensemble du matériel, il suggère à l'assemblée de vandaliser les cartons de couleurs, de slogans contestataires et insinuant la révolte. Malgré la contrainte de cette version réduite, la foule se jette sur les pinceaux dans un brouhaha heureux et pas révolutionnaire du tout. La performance se termine par une séance photo d'une foule en délire, dressant des inscriptions disparates et criardes. ■

27-09-2006

Séquence Chicoutimi

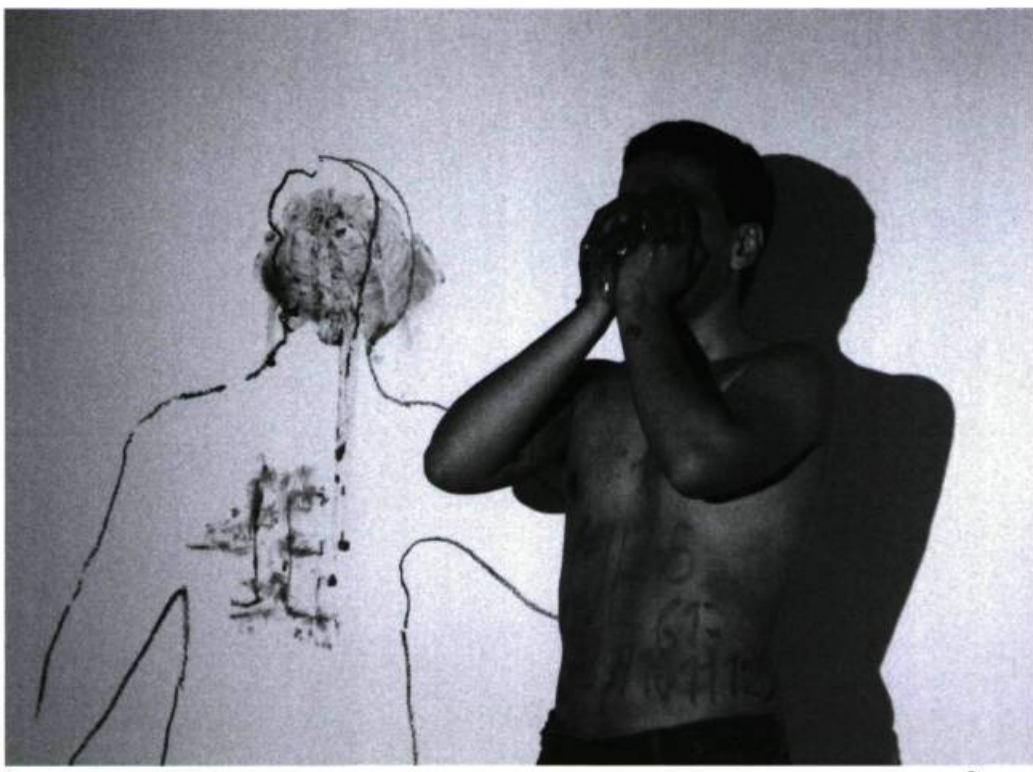
par Sonia Boudreau

Carcasse et lourdeur

La soirée de performance présentée à Séquence dans le cadre de la *Rencontre internationale d'art performance* de Québec, fut marquée d'odeurs de chair et de terre. Les quatre performeurs d'Amérique du Sud, Gabriela Alonso, Daniel Acosta, Silvio de Gracia (tous trois d'Argentine) et Clemente Padín (Uruguay), ont certainement réussi à déstabiliser leur auditoire saguenéen. Ils ont créé un climat de lourdeur, chargé : lourdeur du corps, de l'être, des gestes,

1

2



3

des relations, des conséquences : de la vie. Une soirée qui questionne et qui dérange avec ces artistes au vécu différent du nôtre qui n'ont pas froid aux yeux.

Alonso ouvre la soirée avec une performance sensible où elle ligote à sa poitrine nue des fantassins multicolores à l'aide de ruban adhésif et enchaîne une série d'actions poétiques qui nous proposent un regard féminin sur la guerre et les tensions politiques. Elle positionne stratégiquement au plancher des figurines d'engins de combat sur lesquelles elle marche, légère, pieds nus, doucement mais sûrement. Elle rampe par terre malgré l'inconfort de son corset et souffle sur des bulles de verre : fragilité, finesse. Finalement, elle gonfle et dégonfle des ballons, les faisant siffler, et en donne aux gens du public qui en font autant. Le dispositif évoque le concept de téléprésence[2] en divisant la réalité. Une petite caméra placée au sol nous retransmet en direct l'image de ce qui se passe dans le réel, proposant deux niveaux de lecture totalement différents : la guerre et le bulletin de nouvelles, la réalité et la téléréalité.

La soirée se poursuit avec Acosta qui, dans une cérémonie qui suggère un contact avec la nature, avec la terre, aborde une problématique plutôt écologique, jouant d'un rituel avec les éléments. Image de fragilité et de l'éphémère, il distribue d'abord des allumettes enflammées aux spectateurs et met feu à une solution liquide dans un bac. Il dispose en croix, au sol, des pains sur des napperons de dentelle. Par la suite, il déploie un drapeau noir sur lequel il dépose des petits objets colorés toujours en forme de croix. Les actions se succèdent comme des scènes distinctes, il semble vouloir explorer le transitoire d'une situation qui nous amène à une nouvelle situation transitoire. Il enfouit un petit globe terrestre de plastique dans sa bouche et le mâche, il mange la Terre : métaphore d'une nature dominée, trompée. Il se déshabille et demande aux gens, par l'entremise de ses comparses, de l'ensevelir sous les feuilles mortes. S'ensuit une sorte de dévotion, puis une naissance. Des images sur diapositives sont présentées au mur montrant, entre autres, un bateau de papier plié, image allégorique de la dérive : déviation, évitement.

Par la suite, de Gracia enchaîne avec une performance grinçante qui fait allusion à la détresse de l'homme, à la souffrance et au sacrifice. À la fois bourreau et victime, il s'assène le torse de multiples coups de fouet en inscrivant sur sa peau, après chaque coup, le décompte à l'aide d'une craie rouge. Ensuite, avec la même craie, il trace le contour de son corps au mur avec l'inscription « JE » au centre et sort de sa petite valise une cervelle animale qu'il percute d'abord sur la silhouette et ensuite dans son visage. Il respire l'organe ruisselant et semble vivre une sorte de transe avec la chair sacrifiée.

La dernière intervention, plus sociale et engagée, celle du poète et artiste multidisciplinaire Padín, ne laisse personne indifférent. Il nous présente une performance dénonciatrice des pratiques socialement douteuses des multinationales. Il forme le mot *Nike* au sol avec ses vêtements et, sur un air du groupe Rage againts the machine, il punit durement un quartier de viande en le brutalisant sur une pierre avec un bâton. Il utilise ensuite la pièce de viande pour inscrire au mur le populaire slogan de l'entreprise : « *Just do it* ». Il se couche ensuite sur la pierre, déposant la chair lacérée sur son abdomen. Finalement, il effectue une dernière action cérémoniale, mettant sur la pierre un livre ouvert qui rappelle un album de classe, montrant une série de photos d'enfants en noir et blanc, et allume une bougie telle une offrande.

Cette soirée qui ne manquait pas d'intensité a démontré sans équivoque les tendances des pratiques performatives en Amérique du Sud. Ces artistes sont engagés dans un discours social, ils veulent nous montrer leurs impressions des relations humaines et des tensions politiques de la société dans laquelle ils vivent. Ne connaissant pas tous les enjeux culturels qui donnent naissance à une telle esthétique de la révolte, nous restons quelquefois hagards devant un tel spectacle tout en étant à la fois touchés par la poésie qui émane de ces actions. Hybridation de technologie numérique, de rituel et de matériaux forts de sens, ils critiquent, dénoncent et utilisent un langage percutant empreint de violence et de frustration, mais aussi d'une sensibilité désarmante. ■

30-09-2006

Grave Victoriaville

par Laurent Luneau

Une parodie qui occasionne une réflexion

Dans le cadre de la *Rencontre internationale d'art performance*, le GRAVE recevait, à la Vélogare de Victoriaville, le 30 septembre 2006, l'artiste serbe Nenad Bogdanovic. Cette année encore, la manifestation s'inscrivait dans le calendrier des activités des Journées de la culture organisées par la Ville de Victoriaville. C'est donc dans une atmosphère de fête que l'événement s'est déroulé, entre les contes de Joseph Rouleau et les chansons et musiques des artistes de la relève de la région. Mais la performance ici, intitulée *I Am a Rich Artist…*, n'avait rien

4

5

6

Horace

1 DANIEL ACOSTA
PHOTO > NOÉMIE CHABOT

2 JUSTIN MCKOEWN
PHOTO > DIMITRI VOULIOURIS

Séquence

3 SILVIO DE GRACIA
4 CLEMENTE PADÍN
5 GABRIELA ALONSO
6 DANIEL ACOSTA
PHOTOS > MARIE-JOSÉE HARDY